

وزارة التعليم العالي والبحث العلمي

Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique

ⵓⵏⵉⵎⵉⵏⵉ ⵏ ⵉⵏⵙⵉⵎⵓⵏⵉ ⵏ ⵉⵏⵙⵉⵎⵓⵏⵉ ⵏ ⵉⵏⵙⵉⵎⵓⵏⵉ

ⵍⵓⵎⵓⵔ ⵏ ⵉⵏⵙⵉⵎⵓⵏⵉ ⵏ ⵉⵏⵙⵉⵎⵓⵏⵉ ⵏ ⵉⵏⵙⵉⵎⵓⵏⵉ

ⵍⵓⵎⵓⵔ ⵏ ⵉⵏⵙⵉⵎⵓⵏⵉ ⵏ ⵉⵏⵙⵉⵎⵓⵏⵉ ⵏ ⵉⵏⵙⵉⵎⵓⵏⵉ

Université Mouloud Mammeri de Tizi-Ouzou  
Faculté des Lettres et des langues  
Département de français



جامعة مولود معمري - تيزي وزو  
كلية الآداب واللغات

N° d'Ordre : .....

N° de série : .....

## Mémoire en vue de l'obtention Du diplôme de master II

**DOMAINE : Lettres et Langues Etrangères**

**FILIERE : Langue française**

**SPECIALITE : Littérature et Civilisation**

Titre

**Le patrimoine immatériel dans  
*La religion de ma mère* de Karim Akouche**

**Présenté par :**

M<sup>lle</sup> Karima ARKOUB

M<sup>lle</sup> Leila IBRAHIM

**Encadré par :**

M. Hakim MAHMOUDI

**Jury de soutenance :**

Président : M. Mehdi HAMDI, MCB, UMMTO

Rapporteur : M. Hakim MAHMOUDI, MCA, UMMTO

Examinatrice : M<sup>me</sup> Amina BENBOUREK, MCB, UMMTO

**Promotion : 2020 / 2021**

# Remerciements

Au terme de ce travail, nous tenons à exprimer notre reconnaissance, notre gratitude et nos remerciements :

A M. Mahmoudi Hakim, notre directeur de travail, pour sa disponibilité, sa présence permanente et son aide inestimable tout au long de notre travail ;

Aux membres du jury qui nous font l'honneur d'examiner et de juger notre travail.

Karima et Leila

# Dédicaces

Je dédie ce mémoire

A mes chers parents, ma mère et mon père, pour leur amour, leur soutien et leurs encouragements ;

A mes sœurs et mon frère ;

A tous les membres de ma famille.

Karima

# Dédicaces

Je dédie ce modeste travail à : mes deux mères Dalila et Adidi et mes deux pères Salah et Kamel dont le mérite, les sacrifices et les qualités humaines m'ont permis de vivre ce jour.

A la mémoire de mes chers grands parents, à Kissa, à mes sœurs et frères Fifa, Maria, Sarah, Ferroudja, Safia, Kamilia, Kahina, Adel et Loucif.

A mon ami Pika Ouazzi.

Leila

# Sommaire

<b>Introduction</b> .....	1
<b>Chapitre I : les idéologies menaçantes</b> .....	4
I.1. Le père.....	5
I.2. Le pouvoir politique .....	8
I.3. Le pouvoir religieux .....	12
<b>Chapitre II : La religion de la mère</b> .....	15
II.1. Animisme et paganisme .....	16
II.2. Rites et Superstition .....	19
<b>Chapitre III : L’oralité au service d’une culture</b> .....	25
III.1. Poèmes et chants.....	26
III.2. Contes et dictons.....	28
III.3. Savoir-faire .....	30
<b>Conclusion</b> .....	32
<b>Bibliographie</b> .....	35

## **Introduction**

*Je viens d'un peuple mystérieux. Il refuse de mourir. Il vitote comme les oiseaux de passage. Il résiste aux tourbillons des légendes.*

*La religion de ma mère, p.19*

Avec le début des années 2000, nous assistons en Algérie à l'essor d'une littérature aux formes diverses. C'est une nouvelle littérature, une nouvelle esthétique qui réserve des parts aux constats et à la description du réel, mais aussi à la contestation, la dénonciation et au refus de ce même réel. Il s'agit d'une nouvelle écriture qui consomme son divorce avec tous les discours du passé et s'éloigne d'une littérature fondée sur des critères idéologiques. Autrement dit, c'est une écriture de la rupture et du renouveau. C'est une littérature portée par une nouvelle génération de jeunes écrivains tous épris de justice, de liberté et ayant envie d'espaces plus vastes que ceux que leur offre le réel. Ces écrivains sont décomplexés vis-à-vis ce «butin de guerre» qui est la langue française. Ils écrivent dans cette langue pour dire et traduire l'Algérie du début du troisième millénaire.

Parmi les combats que mène cette littérature, nous retrouvons la lutte contre les falsifications et mensonges que subissent l'histoire et l'identité algérienne. Participant de ce combat, le roman algérien actuel prend des accents camusiens en se révoltant contre toutes les idéologies mystificatrices et en célébrant les lieux communs de l'homme. Ce faisant, il donne à lire un retour aux sources, une nostalgie pour un passé authentique, glorieux avant qu'il soit altéré par les mystifications ambiantes. Cela est particulièrement perceptible dans les œuvres de Rachid Oulbsir, de Rachid Mokhtari et surtout de l'écrivain Karim Akouche qui exprime cet attachement. Dans la lignée d'un Nabile Farès qui refuse la modernité conquérante et se démarque de l'Orient qui désoriente, ce jeune romancier prend la défense de la culture autochtone algérienne.

Intéressées par ce sujet tel qu'il se décline chez cet auteur, nous avons opté pour l'étude de son roman intitulé *La Religion de ma mère*. Cette œuvre, au-delà de sa prose vigoureuse et simple, son rythme incisif et ses phrases courtes et concises, se distingue en effet par son projet que nous pourrions intituler défense et illustration de la culture kabyle. C'est cet aspect de l'œuvre qui a motivé en premier notre choix. Le titre du roman est édifiant à ce sujet ; il suggère l'originalité d'une vision du monde, celle qu'incarne la mère du narrateur et qui n'est pas encore altérée par les idéologies dominantes. Comme en écho à la célèbre boutade de Camus : «si j'ai à choisir entre la justice et ma mère, je choisirai cette dernière», Karim Akouche défend sa mère et tout ce qu'elle incarne. Il y fait alors le procès du père, de tous les pères qui ont travaillé, sciemment ou non, à la marginalisation de cette mère.

En traitant ce corpus, nous nous proposons d'examiner la question du patrimoine immatériel que le narrateur cherche à sauvegarder en le mettant en relief dans un espace-temps dominé

par des idéologies extrémistes. En d'autres mots, il s'agira de voir ici d'examiner l'être, le savoir-être et le savoir-faire de cette femme incarnant la culture ancestrale de l'auteur. La réponse à cette problématique passe par la vérification de quelques hypothèses qu'il importe de confirmer ou d'infirmer au fil de l'analyse de notre roman. La première se formule ainsi : le père (symbolique) et les islamistes œuvraient à l'effacement de ce patrimoine en question. La seconde dit que les dires et les faits de la mère que remémore notre narrateur constitueraient toute une vision du monde, celle que suggère toute la polysémie du mot religion figurant dans le titre du livre. Enfin, la dernière postule que l'oralité serait le vecteur et le seul véhicule de cette «religion» kabyle.

Afin de répondre à ce questionnement, nous opterons pour une démarche analytico-déductive. Notre point de départ sera toujours le texte qui matérialise les idées à examiner. La primauté sera donc donnée aux passages du livre qui illustrent et témoignent du projet de l'auteur. La théorie n'interviendra que pour appuyer, éclairer ou orienter nos déductions. En ce sens, aucune théorie ne sera mise en avant ; notre lecture sera plutôt éclectique. Au gré des analyses, nous convoquerons des notions issues de la sociocritique, de la psychanalyse, de l'histoire des religions et bien d'autres disciplines. Nous citerons en ce sens, les notions d'appareils idéologiques de l'Etat (Louis Althusser), complexe d'Œdipe (Sigmund Freud), le père symbolique (Jacques Lacan), le sacré (Mircea Eliade), la violence symbolique (Pierre Bourdieu), rite de passage (Van Gennep).

Enfin, pour mieux structurer ce mémoire, nous le diviserons en trois chapitres. Le premier, intitulé *Les idéologies menaçantes*, traitera de l'impact négatif sur la «religion» de la mère causé par les pouvoirs politique et religieux. Il s'agira en particulier des appareils idéologiques que le pouvoir utilise pour asseoir son idéologie au détriment de la tradition de la mère. Le second, réservé à *La religion de la mère*, évoquera la vision du monde de cette mère qui se nourrit de religion monothéiste, de paganisme et de superstition. Essentiellement descriptive, ce chapitre s'efforcera de cerner la singularité de cette «religion» qu'incarne la mère de Mirak. Le dernier chapitre de ce travail sera consacré au *patrimoine immatériel* dans ce roman, celui que véhicule l'oralité qui s'y trouve investie au gré de quelques traces linguistiques. Il y sera question, entre autres, de la poésie, des chants et des dictons que la mère a transmise à ses fils.

## **Chapitre I : les idéologies menaçantes**

*«Maintenant que je n'ai plus ma mère, il n'y a plus  
d'innocents, tout le monde est coupable.» (p.20)*

Comme le suggère cette citation mise en épigraphe, la disparition de cette mère est due à plusieurs coupables. Bien évidemment, il ne s'agit pas de la mère biologique du narrateur, mais de la culture que cette dernière incarne. Véhiculée par voie orale, sans aucune trace écrite, cette culture en question fait face, depuis des lustres, à des idéologies menaçantes. Explicitement ou implicitement, le narrateur qui revisite son enfance suggère ici l'impact néfaste de ces idéologies concurrentes et conquérantes. Pour illustrer les ravages causés par ces dernières, il sera question d'analyser, dans le présent chapitre, les faits et méfaits de ceux qui incarnent ces idéologies, à savoir ceux qui détiennent un pouvoir sur la mère et son fils (narrateur) : le père, le pouvoir politique, le pouvoir religieux.

## **I. Le père**

Dans ce roman, le père est constamment l'objet de reproches venant de ce fils qui le culpabilise tout au long de l'histoire. Le narrateur prend d'emblée la défense de sa mère et s'attaque, parfois avec virulence, à son géniteur qui les a abandonnés. Le complexe d'Œdipe est amplement visible dans ce récit. Il semble que Mirak n'a pas encore dépassé cette étape de sa vie, il tient toujours rancune à son père. D'où la nécessité de prendre en considération l'aspect psychanalytique de cette histoire. En s'attardant sur cet aspect du roman, nous examinerons le pouvoir du père et sa signification dans ce récit. En ce sens, il sera question des méfaits du père à l'égard de son fils et de sa propre femme.

Dans beaucoup d'exemples, le narrateur souligne la sévérité du père insensible au bien-être de sa progéniture. L'image qu'il donne à voir de lui est entièrement négative. Selon son fils, dénué d'affection, le père se comporte durement avec ses enfants comme s'il s'agissait d'étrangers. Retrouvant les souvenirs d'enfance, Mirak rencontre un père peu attentif aux besoins et aux aspirations les plus légitimes de son fils comme l'illustre ce passage :

Puis mon père a offert le ballon à un gavroche. Et moi fils d'une âpre montagne, j'ai été privé de jeu. Je me suis retrouvé seul dans la basse-cour où j'ai pleuré en observant les poussins de ma mère. Ils étaient si délicats, si fous, si doux dans leur fragilité. Leur maman caquetait. Elle avait peur de la genette. Peut-être de moi aussi. J'ai compris. Il fallait que je rentre. J'avais également une mère. Je l'ai trouvée à l'ombre d'un figuier en train de coudre une peau de mouton.<sup>1</sup>

A travers cette scène revue, le narrateur souligne la privation connue durant son enfance, faute d'un père autoritaire qui prive son propre fils d'une simple joie, celle de jouer au ballon avec

---

<sup>1</sup> Karim Akkouche, *La religion de ma mère*, Tizi Ouzou, Frantz Fanon, 2017, p.28

ses camarades d'enfance. La scène illustre parfaitement le schéma œdipien : contrarié par le père, le narrateur retrouve sa mère et son affection. Une mère que l'auteur compare implicitement à une poule protectrice de ses poussons. L'enfant qu'il était savait déjà que Juste après Il s'attaque ici, non pas au père biologique, mais au père symbolique, à ceux qui incarnent la loi, le pouvoir, et qui n'ont rien offert aux enfants de l'«âpre montagne». Il s'agit du père symbolique que Jacques Lacan définit en ces termes :

Continuant à revisiter ses souvenirs d'enfance, Mirak revoit une autre scène de violence, celle du père pourchassant sa propre femme. Ne se souciant guère du regard des voisins, cet homme fait endurer les pires sévices à son épouse. La gravité de l'agression est décrite dans cet extrait du livre :

J'atterris dans le déversoir d'immondices où jadis ma mère, poursuivie par mon père, a rampé comme une brebis en détresse. Je revenais de l'école, accompagné de ma sœur, quand j'ai découvert l'horreur. Les pieds nus enfoncés dans les eaux usées, elle avait la robe déchirée et maculée de boue. Les yeux écarquillés, échevelée, le visage ensanglanté, elle se démenait pour sauver son honneur. Comme dans une arène, elle était entourée par les faquins de mon village qui savouraient le spectacle. Son regard de bête traquée me suppliait de prendre sa défense. J'ai foncé<sup>2</sup>.

Sans l'attaquer frontalement, le narrateur fait encore le procès de ce père sadique qui se complait à faire souffrir les siens. Il pousse l'outrecuidance à poursuivre sa femme même à l'extérieur de la maison. Cette absence de retenue dénote l'acharnement de ce père aveuglé par la haine de sa femme. Il n'est pas alors étonnant de le voir épouser une française et de répudier sa première femme qui pourtant se sacrifie pour élever dignement ses enfants.

En effet, ce père, qui a maltraité son épouse devant les yeux indiscrets des faquins du village, ne tarde pas à abandonner femme et enfants. Son fils lui reproche d'avoir délaissé les siens pour vivre avec une étrangère. La découverte de cette trahison a abattu tout le monde. C'est ce que raconte Mirak dans ce passage :

Quelques jours après l'arrivée de mon père, ma mère a pris des habits sales pour les laver. Dans un portefeuille noir, caché dans un pardessus noir, il y avait une photo. En découvrant le visage d'une femme, elle en est restée estomaquée.  
Viens voir ! Ton père vit avec une Française. Que Dieu m'enlève la vie !

---

<sup>2</sup> Karim Akouche, *op. cit.*, p.79

Elle s'est écroulée par terre. Je suis allée chercher des glaçons. Je lui ai frotté le front jusqu'à ce qu'elle remue les paupières. Elle a crié en se griffant le visage. Ses sanglots étaient perçants, comme ceux d'une louve blessée<sup>3</sup>.

Par le biais de cette scène, le narrateur dévoile la polygamie caché du père. Il insiste sur la déception de la mère découvrant la trahison de son mari. Bien qu'une telle situation n'est pas rare dans la société de référence, mais le dessein du narrateur ne se limite pas au témoignage. L'objectif est de mettre l'accent sur la lâcheté de ces pères polygames, insensibles aux sacrifices de leurs femmes restées au pays lutter seules contre la misère dans les âpres montagnes du Djurdjura. Eu égard du dévouement de la mère, la polygamie du père apparaît ici comme une offense morale à la dignité de la première.

Pire encore, ce père polygame pousse son ingratitude jusqu'à rompre avec sa femme kabyle. Il préfère suivre la Française et délaisser la mère du narrateur, épouser une étrangère et rompre avec la femme de ses origines. Celle-ci subit les affres de ce dernier qui n'hésitera pas à la répudier une fois devenue vieille. L'exemple suivant témoigne de cette ingratitude de ce père qui se comporte en tyran sachant que la loi est de son côté :

Pendant la cérémonie du mariage, tu as dansé et poussé des youyous. Mais quelques jours plus tard, tu as failli mourir d'une syncope. Ce sont des choses qui arrivent, ma mère. Toi aussi, tu as été répudiée par mon père. J'ai appris la nouvelle un jour de tempête de neige, deux mois après mon arrivée au Québec. C'est une tante qui me l'a annoncée par téléphone. Ah, que j'ai pleuré ! Après avoir profité de toi, mon père t'a jetée comme une savate. J'ai honte de mon pays. Le code de la famille ne t'a pas défendue. Une sainte barbarie, cette charia<sup>4</sup>.

Le narrateur suggère par-là que son père est ingrat ; il répudie sa femme après de longues années de vie commune. Profitant des failles de la loi, il la chasse sans gêne. Cela dénote la culpabilité de cet homme abusant de son pouvoir familial et agissant sans scrupules.

En somme, dans ce passage comme dans d'autres, le narrateur fait le procès du père. Ce dernier est attaqué pour son abus de pouvoir et sa violence envers les siens. Le tableau que Mirak dresse de son géniteur est totalement noir ; la tyrannie et la brutalité caractérisent le comportement de cet homme insensible aux valeurs et aux sacrifices des membres de sa famille. Ce père par son agissement fait penser à l'idée de père symbolique incarnant et imposant sa propre loi.

---

<sup>3</sup> Karim Akouche, *op. cit.*, p.37

<sup>4</sup> *Ibid.*, p.48

## II. Le pouvoir politique

Comme nous l'avons esquissé plus haut, à travers la critique du père, c'est la récusation de l'autorité politique qui se profile. En lisant derrière la figure du père, celle du père symbolique incarnant le pouvoir, nous avons introduit le procès que le narrateur fait à l'autorité politique qui écrase la «religion» de la mère. Mirak présente cette autorité comme une menace sérieuse et permanente contre tout ce que la mère incarne dans cette œuvre. Il s'agit d'une réelle menace puisque le pouvoir en question impose ses lois et écrasent ceux de la mère et ses semblables, d'où l'importance d'examiner cette influence. Ainsi, pour donner une idée du pouvoir néfaste que cette autorité exerce, nous analyserons son impact sur la langue et l'identité maternelles.

Dans ce livre, le narrateur évoque l'exclusion du kabyle de la communication officielle. Partant d'une situation concrète, celle d'un voyage par avion, il met en relief cette marginalisation. Il prend à témoin sa mère pour lui dire que sa langue n'est pas transcrite sur le document officiel de voyage, le passeport. Ce passage en question est une illustration de cette mise à l'écart d'une langue pourtant officielle:

J'ouvre mon passeport et ma carte d'identité. Ils sont verts. On les a imprimés à la couleur de l'islam. Les informations y sont en arabe. Je les ai retournés. Froissés. Epluchés. C'est injuste. Il n'y a pas ta langue ma mère. Ces documents ne nous nomment pas. Ils nous renient. Les autorités ont fait de nous ce que nous n'avons jamais été. Nous sommes des produits vendus au marché de l'ignorance et du mépris. Une fois consommés, nous serons jetés dans le dépotoir de l'histoire. A la naissance, on nous a collé l'étiquette «arabe». A la mort, nous serons enterrés «musulmans»<sup>5</sup>.

Dans ce fragment, il s'agit d'un déni identitaire que le narrateur dénonce en partant d'une réalité, celle de la non utilisation du kabyle dans les documents de voyage. Cette exclusion dénote le statut mineur réservé à une langue dans son propre espace, une langue qui n'a pas droit de citer dans la sphère officielle. Sans le dire, le narrateur voit surtout en la langue arabe une menace certaine pour la langue de sa mère, le kabyle.

Dans un autre passage, le narrateur est assez explicite à ce sujet. Pour lui, la langue arabe est employée pour effacer et marginaliser la langue de sa mère. Il est presque convaincu de l'exploitation de l'arabe comme arme pour déculturer les autochtones. Pour Mirak,

---

<sup>5</sup> Karim Akouche, *op. cit.*, p.43

l'arabisation et l'islamisation vont de père pour concrétiser la déculturation envisagée. C'est ce que nous comprenons du passage en question :

Pour nous dompter, l'Etat a gravé la charia au fronton de nos temples. Des versets ornent nos sépultures. On a arabisé nos têtes. On a islamisé nos cœurs. Clandestins rejetés par les vagues de l'histoire, nous nous sommes agrippés à des épaves et nous flottons. Le vent souffle de l'est. Le froid vient du nord. Notre corps se décompose. Nos pas s'estompent dans le sable. Notre voix est étouffée. Nous chantons : « nous sommes des hommes libres », alors que nous avons des maîtres. Nous avons effacé notre mémoire et intégré celle des autres. Nous sommes des Arabes pas tout à fait arabes. Nous sommes des Africains pas tout à fait africains. Nous sommes des Blancs pas tout à fait blancs. Notre vrai couleur, c'est la liberté. Notre vrai avenir, c'est le passé<sup>6</sup>.

A travers cet extrait, Mirak souligne les conséquences du processus de déculturation qui l'a touché lui et ses pairs. A travers la métaphore cosmique, il dit la précarité culturelle de l'être kabyle à la merci du vent «idéologique» soufflant de l'Est (Moyen-Orient), tout en suggérant la complicité de l'Occident par son silence que nous lisons dans l'expression : «le froid vient du nord». En clair, pour lui, l'arabisation et l'islamisation ont fragilisé l'Algérien qui flotte sans savoir quelle direction prendre. Alors qu'il importe, à ses yeux, de renouer avec le passé de cette terre. C'est là où réside l'avenir assène-t-il.

Mais n'est-il pas trop tard quand tous les appareils idéologiques de l'Etat sont mobilisés pour réaliser cette déculturation envisagée ? Le narrateur n'arrive pas à ce défaitisme, à ce fatalisme, mais il est conscient des difficultés dues à l'état de fait. Cette conscience apparaît quand il revient sur le rôle néfaste de l'école qui participe à cette déculturation :

Ô pauvre école où l'on lavait au karcher le cerveau des enfants ! A coups de sourates, on s'attaquait au bon sens, à la liberté, à la femme et à la démocratie. Je me souviens de la punition que le maître m'a infligée parce que je lui avais lancé un morceau de craie sur la tête. Il m'a déchiré une oreille et brisé les ongles avec une barre de fer. N'ayant pas assouvi sa colère, il m'a obligé, pendant un certain temps, à rester debout sur une jambe, au début de chaque journée d'école, mon cartable sur la tête. Je me rappelle la phrase «Je suis un bourricot», inscrite sur une ardoise que je devais brandir pendant la récréation en faisant un tour déshonorant dans la cour<sup>7</sup>.

Dans ce passage, le narrateur fait le procès de l'école qui, à ses yeux, ne favorise guère l'esprit critique des élèves. Elle n'assure nullement sa mission de formation du citoyen de demain selon ses dires. Au lieu d'être un lieu d'éveil et de savoir, on a fait d'elle un espace de

---

<sup>6</sup> Karim Akkouche, *op. cit.*, pp. 85-86

<sup>7</sup> *Ibid.*, p.69

corvées et de déboires. Le pouvoir politique est responsable de cet échec même si cela n'est pas dit explicitement dans ce passage.

Par ailleurs, comme pour suggérer l'envahissement de l'espace kabyle par cette langue conquérante, le narrateur rapporte une autre scène, un autre témoignage. Il s'agit de l'enterrement de la mère de Mirak, un fait très symbolique. La mise sous terre de cette mère-langue se fait dans l'autre langue, la langue envahissante :

J'entends au loin des femmes pousser des youyous. Prisonnières derrière une clôture de roseaux, elles suivent les funérailles. Un homme me tend une main et susurre : c'est le moment de mettre la défunte en terre. Viens jeter une pelletée dans la tombe. Je fais non de la tête. Il esquisse un geste vague. C'est la tradition. Je n'ai pas le choix. J'opine. Un barbu s'est agenouillé. La caboche coiffée d'une chéchia, il débite des sourates. On enterre dans la langue des autres, pas dans la langue de ma mère<sup>8</sup>.

Ce passage laisse entendre que, même si ce sont les Kabyles qui enterrent les Kabyles, cela se fait dans une autre langue. Les chants funèbres exécutés par les marabouts sont en arabe. Cela est très significatif sur le plan symbolique : c'est la langue arabe qui accompagne ici la langue kabyle à sa dernière demeure : le cimetière.

Cette mort du kabyle n'est pas seulement symbolique aux yeux du narrateur, c'est une réalité. Il le dit sans ambages dans ce roman. C'est le cas de ce fragment où il s'interroge sur l'absence de la langue de sa mère de tous les usages officiels :

Où est ta langue, ma mère ? Je l'ai cherchée dans les charniers, dans les monuments, sur le fronton des édifices, dans les labyrinthes des administrations, dans les couloirs des hôpitaux, dans les actes de naissance, sur les ordonnances, sur les bancs des écoles, sur les panneaux de signalisation, dans les rivières, dans l'argile, dans le vent, sur les routes, partout en vain. Je n'y ai trouvé que la langue des autres. Ils disent que tu parles un jargon. Avec ta langue on ne peut pas acheter du pain. Ils m'ont demandé de me taire. J'ai crié. Ils m'ont accusé de diviser la nation, j'ai fait mes valises. J'ai fui. Ah, les bigots ! Ah, les tartuffes !<sup>9</sup>

Le narrateur énumère ici tous les endroits où la langue berbère n'a pas droit de citer. Ils sont nombreux ces lieux où le *tifinagh* ne figure pas. Cela dénote l'exclusion systémique de cette langue de tous les domaines régis par l'Etat, une langue que l'on considère comme inapte à dire et traduire la vie. Dans cet extrait, Mirak assène que celui qui dénoncerait cet ostracisme

---

<sup>8</sup> Karim Akkouche, *op. cit.*, p.86

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.146

sera taxé de séparatiste. Ceux qui dirigent l'Etat voient en cette langue un danger pour l'unité de la nation.

Sur un autre registre, le narrateur évoque la duperie du peuple par les hommes politiques, les adeptes de Machiavel. En ce sens, il parle de l'instrumentalisation de la Loi pour maintenir le peuple soumis. Cela peut se comprendre à travers l'extrait ci-dessous :

Je me surprends à rire. La dame froisse son journal. Elle bâille. Elle a sommeil. La politique, ça se digère mieux que la disparition d'une mère. Même si on nous ment, même si on nous vole, nous opinons du museau comme des caniches. Nous sommes tous abusés par Machiavel. Nous sommes menés au fouet. Nous sommes des agneaux. Le berger, c'est la Loi. La sainte loi de la vie et des Etats. La société est un grand tribunal et ce sont les imbéciles qui mènent les plaidoyers<sup>10</sup>.»

Ici, Mirak suggère l'embrigadement des peuples par la Loi, elle-même otage entre les mains des imbéciles disciples de Machiavel. Bien qu'ils soient souvent conscients des duperies des gouvernants, ces peuples acceptent que l'on leur mente et que l'on vole leurs richesses. Ils restent ainsi passifs devant les tromperies du pouvoir politique.

Cette situation est le fruit de l'ignorance entretenue et propagée dans la société. C'est ce que nous lisons dans les propos du cousin évoquant les agissements machiavéliques des politiques. Cherchant toujours à perdurer au pouvoir, ces derniers poussent à l'exil la crème du pays pour garder le peuple dans l'inconscience politique. Les mots du cousin sont des plus clairs à ce sujet :

Tout le gratin de notre village est parti. Il ne reste que ce genre de loques. Les dirigeants sont des salauds. Ils vont ont encouragés à partir. Ils savent ce qui est la politique. Ils ont bien lu Machiavel. On gouverne un troupeau de moutons, pas une meute de loups. Et vous êtes tombés dans le piège. Tu avances bien dans la vie, mais tu n'as pas pris la bonne barque. Les vagues t'ont conduit ailleurs, loin de ton pays et de ta mère.<sup>11</sup>

Critiquant le pouvoir politique, ce personnage attire l'attention sur l'affaiblissement de la mère et du pays quand ses enfants sont poussés à l'exil. La mère reste seule à affronter les duretés de la vie et à endurer les méfaits des politiques. Elle est la première victime du pouvoir politique qui réduit son bien-être comme une peau de chagrin.

---

<sup>10</sup> Karim Akouche, *op. cit.*, p.19

<sup>11</sup> *Ibid.*, pp.113-114

### III. Le pouvoir religieux

Cependant, les malheurs de la mère et de sa langue ne se limitent pas au diktat du pouvoir politique qui impose partout l'arabe et marginalise le kabyle, il y a aussi le pouvoir religieux qui participe à l'effacement de cette langue et de tout ce qu'elle véhicule comme croyances païennes. Pour explorer l'impact négatif de l'islam sur le vécu de la mère, il importe d'examiner les passages qui suggèrent la menace de la bigoterie religieuse sur le patrimoine immatériel que cette mère incarne. En ce sens, nous analyserons l'hypocrisie et la violence des islamistes.

Dans ses évocations de la religion dans le pays, le narrateur fait souvent allusion à une sorte d'hypocrisie devenue la norme sociale. Pour lui, il y a une omniprésence du religieux dans la vie quotidienne des Algériens. L'islam est mêlé à tous les domaines de la vie au point de conduire Mirak à faire ce constat :

Le mot Allah est devenu la devise algérienne. Il est partout : dans toutes les bouches, dans toutes les têtes, sur tous les murs, dans tous les disques, tous les téléphones, tous les livres, les assemblées, les écoles, les gares, les bordels. On le met à toutes les sauces. On le déverse dans tous les tagines. On le mélange à toutes épices. On le dit pour être aimable, pour séduire, mais aussi pour corrompre.<sup>12</sup>

Mirak insinue dans ce passage que l'islam déborde de sa place naturelle comme foi censée habiter uniquement les cœurs des gens. Il envahit des espaces autres que l'intériorité des hommes alors qu'il censé éclairer que cet aspect, celui de la spiritualité. Cet extrait illustre en fait le contraire ; Allah se trouve convoqué dans toutes les affaires qui n'ont aucun lien avec la foi.

En soulignant ce «débordement» de l'islam en dehors de son espace naturel, à savoir les cœurs des gens, le narrateur laisse entendre qu'il est contre cet exhibitionnisme. Il est même catégorique à ce sujet. Pour le narrateur, cet envahissement est néfaste pour le devenir du pays. La meilleure preuve, c'est ce que le pays a vécu durant les années 1990. Revenant sur ce triste épisode de la décennie noire, le narrateur laisse entendre les terribles conséquences de la religiosité conquérante et du conflit qu'elle a enfanté sur le pauvre peuple :

Je me rappelle des années de sang dans mon pays perdu lorsqu'on enterrait à la pelleuse. Dans les villages, dans les bourgs, dans les cités, dans les taudis, partout

---

<sup>12</sup> Karim Akouche, *op. cit.*, p.48

régnaient la terreur. Les fous d'Allah tuaient les enfants et violaient les vierges. Les képis et les turbans s'acoquinaient dans les maquis. Au sommet de l'Etat, les Caligularicanaient du peuple<sup>13</sup>.

Ce passage dit explicitement les ravages du pouvoir religieux sur le peuple. L'expression «fous d'Allah» dénote l'impact négatif de la religion sur une partie du peuple qui, sous prétexte de défendre la cause divine massacre les innocents dans les villes et campagnes du pays. Les méfaits du pouvoir religieux sont énormes, ils dépassent tout entendement au point de faucher des milliers de vies humaines parmi ce peuple qui reste l'unique et l'ultime victime comme le montre la dernière phrase de cet extrait.

Comme pour illustrer l'ampleur du drame causé par les dérives du religieux, le narrateur cite dans son récit des exemples de morts absurdes. Il revient sur les victimes d'une barbarie sans pareil, à l'exemple de ce cousin, un simple d'esprit ravi au siens par les fous d'Allah :

Je me souviens de ce jour où la violence aveugle a emporté mon cousin Ringo. C'était un simple d'esprit. Il n'avait rien fait. Ni aux barbus ni aux militaires. C'était en été, il revenait de l'hôpital psychiatrique de la ville. Suffoquant à l'intérieur d'un bus, il s'est mis torse nu. Les fous d'Allah l'en ont descendu et l'ont condamné à trois cents coups de fouet. Avant de l'achever par une rafale de kalachnikov, ils lui ont cousu la bouche et les yeux<sup>14</sup>.

Comme nous le voyons dans ce passage, le narrateur insiste sur la barbarie sans limites des fous d'Allah qui ont ôté la vie à un innocent. La raison aurait dicté un autre comportement de leur part s'ils étaient des gens raisonnables. La sauvagerie de leur acte démontre l'absence totale d'un recours à la raison. Se croyant détenteur de la vérité religieuse, ils s'autorisent tout châtement à l'égard de ceux qu'ils jugent réfractaires à leur ordre. D'où alors le règne sans partage de la violence armée durant cette décennie que Mirak résume en ces mots :

La violence verbale de frangin me prolonge dans les années noires, lorsque le sang coulait chaque jour. Les intégristes massacraient. Les journalistes étaient devenus des nécrologues. Les morts étaient réduits à des chiffres. Les uns des journaux nous glaçaient de cruauté. C'était toujours la même chose. Les carnages succédaient aux boucheries. Les boucheries rivalisaient d'horreur. L'horreur défiait l'apocalypse. Chacun sa thèse. Les uns accusaient les islamistes. Les autres, les militaires. Les uns prenaient les tueurs pour des détraqués. Les autres les tenaient pour responsables. Qui tuait qui ? Qui manipulait qui ? Qui gouvernait qui ? Le pays était divisé. Polarité. Terrassé. Ensanglanté<sup>15</sup>.

---

<sup>13</sup> Karim Akouche, *op. cit.*, pp. 25-26

<sup>14</sup> *Ibid.*, p.63

<sup>15</sup> *Ibid.*, p.60

Cet extrait suggère *in fine* les conséquences des excès de religiosité. Le pouvoir que les religieux s'arrogent dépasse les limites et conduit à l'irréparable. La religion exploitée par les tueurs n'est pas totalement étrangère à ces carnages et boucheries évoqués. La mort se donne au nom d'une religion à imposer comme modèle de vie.

En conclusion, nous pouvons dire que tous les hommes qui incarnent un pouvoir dans ce récit n'ont fait que du mal à la mère du narrateur et à son pays. Le père comme les deux pouvoirs évoqués sont à l'origine du malheur qui s'abat sur la «religion» de cette mère. Par leurs agissements, ces pouvoirs ont fini, au-delà des ravages recensés, par dénaturer l'autochtone au point de ressentir une haine de soi. Les années de mystification ont travaillé en profondeur l'identité de l'Algérien qui se retrouve alors aliéné :

L'Algérie est nourrie au mensonge identitaire. Le mensonge identitaire a engendré l'amnésie. L'amnésie a enfanté la haine de soi. La haine de soi a généré le complexe du colonisé. Le complexe du colonisé a produit les hommes du ressentiment. Les hommes du ressentiment ont accouché des enfants de la violence. Dis-moi, ma mère, qui sommes-nous ? Réponds-moi, je t'en supplie ! Nous sommes tous les autres, mais jamais nous-mêmes. Le passé est lourd. Il est chargé de sang et de larmes. Le présent triche. Il ne veut pas dire sa honte. L'avenir menace. Il promet le chaos.

Cet extrait illustre l'ampleur des dégâts sur l'identité algérienne. Par une succession des heurts et des malheurs, l'autochtone ne se reconnaît plus, il pense qu'il est étranger chez lui. Il se croit peut être libre, mais une liberté limitée, comme celle du poisson dans la mer :

Tu as rétorqué : Ne sois pas crédule, le poisson n'est pas libre, il ne peut pas vivre en dehors de l'eau. Puis tu as éclaté de rire. Riais-tu de notre peuple qui se dit libre alors qu'il est colonisé depuis les ténèbres du temps ? Ton rire était sarcastique. Ton humour, mordant. J'ai compris depuis : trop de liberté nuit à la liberté. Toi, moi, mon frère, ma sœur, nos vieux, nos ancêtres....nous sommes tous des enfants perdus. Nous nous cherchons des bouées de sauvetage<sup>16</sup>.

Pour éviter ce chaos qui se profile, pour pouvoir affronter cet avenir menaçant, seul un retour aux sources est capable d'offrir à l'Algérien une voie du salut. D'où l'intérêt d'examiner dans le chapitre qui va suivre le contenu de cette religion qui pourrait constituer la voie salvatrice pour ce pays meurtri.

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p.41

## **Chapitre II : La religion de la mère**

Après avoir vu, dans le chapitre précédent, les pouvoirs menaçant la «religion» de la mère, à savoir le père, le politique et l'islam, il importe à présent de s'interroger sur le contenu de cette religion que le roman suggère par son titre. Ainsi, pour cerner ce contenu, il convient de s'intéresser au personnage qui incarne au mieux le système de croyances en question. C'est en fait le personnage de la mère qui, par son être-au-monde et son faire, illustre cette religion menacée de disparition. Pour mettre en relief la richesse de cette dernière, l'étude se focalisera ici sur le faire de ce personnage tel que rapporté par son fils, le narrateur dans ce récit. En ce sens, il est intéressant de partir de la polysémie du titre même du roman pour mettre l'accent sur les croyances et les valeurs sous-tendues par cette «religion» menacée d'extinction.

En effet, en rapportant les gestes, les paroles et les rituels de sa mère, le narrateur participe au déterrement d'une religion en voie de disparition. Il cherche à rendre hommage à sa mère et à tout ce qu'elle incarne comme valeurs morales. Le mot religion, nous l'employerons ici au sens que lui confère Emile Durkheim comme «*un système solidaire de croyances et de pratiques relatives à des choses sacrées, c'est-à-dire séparées, interdites, croyances et pratiques qui unissent en même communauté moral*»<sup>17</sup>. La relation de ces dires et faits se veut un appel à sauver de l'oubli une tradition qui se meurt. Dans ses dires, le narrateur souligne la singularité des actes et rituels coutumes que la mère accomplissait dans sa vie de tous les jours. Cela va de l'animisme au paganisme en passant par la superstition.

## **I. Animisme et paganisme**

Revisitant son enfance, le narrateur met souvent l'accent sur les agissements de sa mère. Comme est suggéré par le titre même de ce livre, c'est le faire de cette dernière qui est à l'honneur. Toute la narration tourne autour de cette «religion» différente, originelle et originale que l'arabo-islamisme menace. Pour donner une idée de cette singularité, il convient de s'interroger d'abord sur le lien unissant la mère en tant que montagnarde à la nature et aux choses qui l'entourent avant d'enchaîner avec le syncrétisme de cette religion. En ce sens, nous parlerons de l'animisme caractérisant les croyances de cette femme kabyle. Mais avant de parler d'animisme, il faudrait commencer par le lien quasi mystique unissant la mère de Mirak à la terre qui l'a vue naître. C'est un attachement indéfectible qu'elle voue à cet espace, selon le narrateur :

---

<sup>17</sup> Emile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 1966, p.X

Au réveil, je saisis une motte de terre. Je la défais. Les particules sont délicates. Elles tombent sur mes genoux. Zalamit sourit. Je me souviens de ce que ma mère a dit lorsqu'elle a appris la mort d'un paysan au village : celui qui sait travailler la terre avec amour obtiendra son indulgence. Ma mère était une montagnarde. Elle façonnait l'argile. Elle en faisait des poteries. Je n'ai pas peur pour elle. Elle ne souffrira pas dans sa tombe. Elle est retournée à la terre qu'elle aimait tant<sup>18</sup>.

A travers ce passage, le narrateur donne à lire une idée se rattachant à la vision du monde de sa mère. Il s'agit d'une croyance proche de l'animisme, c'est-à-dire une «*conception générale qui attribue aux êtres de l'univers, aux choses, une âme analogue à l'âme humaine*»<sup>19</sup>. Cela se voit dans cette perception de la terre comme un être vivant. Reconnaisante, dotée d'une âme, celle-ci saura être indulgente envers ceux qui l'ont travaillée avec amour, à l'image de la mère de Mirak. Pour ce convaincre de l'heureux sort qui serait réservé à sa défunte mère, ce dernier se remémore les propos de celle-ci à propos de la disparition d'un valeureux paysan : « celui qui sait travailler la terre avec amour obtiendra son indulgence ».

Sans le dire explicitement, Mirak pense que sa mère incarne cet être vivant en osmose avec la nature. D'où son assurance quant au sort que la terre lui réserverait maintenant qu'elle a rejoint le royaume des morts. Dans ce récit, le narrateur souligne souvent cette harmonie qui lie sa mère à la nature. Cette dernière est vue et perçue, par la première, comme terre nourricière, refuge en temps de faim. Lorsqu'elle la sollicite pour qu'elle lui offre des vivres pour ses enfants, elle ne tourne pas le dos. Le témoignage de Mirak, en ce sens, est édifiant :

Heureux, ceux qui, enfants pauvres, n'ont pas croqué des racines et des glands. C'était presque du luxe, les caroubes, les pissenlits et les orties que nous donnait ma mère. Elle s'en allait les cueillir dans la lointaine forêt où les chacals et les ogres des légendes vivaient en meute. Mon frère, ma sœur et moi, trois gringalets, les doigts agrippant la couverture effilochée, les orteils engourdis, attendions son retour<sup>20</sup>.

En temps de disette, la mère se débrouille pour calmer la faim des siens ; elle va cueillir glands et racines pour ses enfants. Sa destination est la lointaine forêt qui l'accueille toujours à bras ouverts. Cela démontre toute la place qu'occupe la forêt dans la tête et l'imaginaire de cette femme. Elle ne peut l'agresser du moment qu'elle la voit comme espace nourricier, un lieu à préserver de tout danger.

---

<sup>18</sup> Karim Akouche, *op. cit.*, pp.169-170

<sup>19</sup> Cf. [www.larousse.fr](http://www.larousse.fr)

<sup>20</sup> Karim Akouche, *op. cit.*, p.16

Cet amour est dicté avant tout par le désir de préserver cette nature nourricière. Mais plus que cela, il participe même d'une croyance, celle qui voit en certains végétaux des espèces dotées d'âmes. Dans le roman, nous ne retrouvons pas les traces de cette vénération des forêts, mais, il y a tout de même un exemple qui souligne le lien viscéral unissant cette mère à un végétal. Il s'agit de sa vénération pour l'olivier, l'arbre sacré des Kabyles, c'est ce que Mirak évoque explicitement lorsqu'il dit :

Elle n'était pas religieuse, ma mère. Elle se disait musulmane, en réalité elle se comportait en païenne. Elle avait l'habitude d'embrasser le tronc de l'olivier saint du village. On prétendait que s'y cachait un patron aux pouvoirs magiques. Au pied du vieil arbre, elle allumait des bougies. Elle déposait des pots votifs, des beignets et des pièces de monnaie que nous chapardions la nuit<sup>21</sup>.

Dans cet extrait, nous lisons une référence à l'animisme caractérisant la société de la mère. Cette dernière continue à croire en l'existence d'esprits tutélaires, ces mânes qui veillent sur la sécurité du village. En déposant des offrandes au pied de l'olivier saint du village, elle attend en contre partie une quiétude ou de la prospérité. D'où la qualification de païenne que son fils lui attribue. Il voit en cette pratique une survivance du paganisme de ses ancêtres.

A vrai dire, il s'agit là d'une trace d'une religiosité que l'on retrouve dans toutes les religions antiques du monde. Selon Mircea Eliade, de nombreuses civilisations ont connu ou vénéré un arbre, vu ou considéré, comme un Arbre cosmique. Pour cet historien des religions, «(...) *tous les arbres et les plantes qui sont considérés sacrés (...) doivent leur situation privilégiée au fait qu'ils incarnent l'archétype, l'image exemplaire de la végétation*»<sup>22</sup>. Cela est valable pour l'olivier dans cet extrait ; il incarne, pour l'inconscient collectif, l'Arbre du Centre, c'est-à-dire le végétal sacré, lieu de communication entre Terre et Ciel. Ainsi, si la mère dépose au pied de cet arbre ses pots votifs, elle est, au fond d'elle, convaincue que son offrande parviendrait à destination, là où le Créateur réside.

Le narrateur, tout en éprouvant du respect aux croyances de sa mère, se contente de rapporter les pratiques singulières de celle-ci. Il ne fait que dresser des constats ; il ne dénonce nullement ces croyances. Dans tout le roman, il met en évidence ces attitudes particulières de sa mère analphabète. Il le fait en transcrivant la multitude de souvenirs qui effleurent sa tête au gré des déambulations dans son village natal après les longues années d'exil passées au

---

<sup>21</sup> Karim Akouche, *op. cit.*, p.35

<sup>22</sup> Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, «folio essais», 1965, p.130.

Canada. Pensant à sa défunte mère, il lui arrive même de la rejoindre dans sa vision du monde en croyant lui-même à la présence des mânes dans ce qu'il voit. Un passage du livre explicite la quasi adhésion de Mirak à la «religion» de sa mère :

Je vois un bousier pousser une boulette de fumier. Je ne sais pas qui l'a condamné à cette galère. Comme moi, il doit être harassé. Je fais claquer mes vertèbres. Une coccinelle se pose sur une tige. Elle me regarde. Puis, guillerette, elle vrombit. Elle a des grains de café sur le dos. Son froufroutement est doux. C'est peut-être ma mère. Je devine sa délicatesse. Elle est là avec moi. Elle est là en train de cueillir du pollen.<sup>23</sup>

Dans ce passage, il s'agit plutôt de rêverie. Contemplant une coccinelle, le narrateur voit en cette «bête-à-bon-Dieu» une réincarnation de sa défunte mère. Il confère à cet insecte une âme ; il le fait accéder au rang d'être délicat et bienveillant. L'animisme réside donc dans l'élévation de la coccinelle au statut d'une mère déguisée en bestiole. En haussant le réel, l'imagination du narrateur rencontre la croyance de sa mère, de ses ancêtres et de tous les peuples animistes qui pensent que les mânes des morts restent là, non loin de la maison familiale pour veiller sur la descendance.

En somme, de ce qui précède, nous déduisons que la «religion» de la mère est un syncrétisme. C'est une religion trop empreinte de paganisme et mâtinée de naïveté et de sincérité comme le suggère Mirak : *«Ma mère priait Dieu avec ses gestes. C'est avec ses mots qu'elle célébrait l'esprit des ancêtres. Sa Mecque, c'était sa terre. Ses prophètes, c'étaient ses enfants. Je me rappelle ce qu'elle a répondu à mon frère lorsqu'il lui a fait remarquer qu'elle priait dans la direction opposée à la Mecque : je prépare le couscous, je surveille la marmite»*<sup>24</sup>. En clair, même si cette mère observe les rituels de l'islam, sa religiosité demeure archaïque et proche de l'animisme que l'on retrouve dans la plupart des sociétés africaines traditionnelles. Cependant, la question qui mérite d'être posée est : cette religion est-elle rationnelle ?

## II. Rites et Superstition

La réponse à cette question permet d'apprécier l'attitude du narrateur vis-à-vis de cette religion. L'analyse de certains passages du texte nous conduit à dire d'emblée que ce dernier n'est pas toujours d'accord avec la «religion» de sa mère ; il lui arrive d'afficher une certaine distance par rapports aux pratiques «étranges» de sa mère ou de laisser entendre sa

---

<sup>23</sup> Karim Akouche, *op. cit.*, pp.109-110

<sup>24</sup> *Ibid.*, p.36

désapprobation de certaines croyances participant plus de l'ignorance et de la superstition. Même lorsqu'il était enfant, il ne se privait pas de s'opposer à certaines pratiques de sa mère comme nous pouvons le lire à travers ce souvenir rapporté :

Les poussins de ma mère grandissent. Leurs plumes poussent et remplacent leur duvet. Ils sont bizarres. Ils sont heureux. Ils barbotent dans la gadoue. Le coq est monté sur le toit de la basse-cour. Il chante un refrain de sa voix éraillé. Il me rappelle le coq de mon enfance. Alors que je revenais d'un mois de vacances chez ma tante, ma mère pensant bien m'accueillir, a sacrifié le volatile pour me préparer un couscous. Elle me l'a annoncé avec joie sur le seuil de la maison. Choqué, je l'ai griffé en la traitant de tueuse.

Ah, que j'ai été ingrat ! Il est trop tard maintenant pour me faire pardonner.<sup>25</sup>

Dans cet extrait, Mirak revient sur un rite, sur une offrande que sa mère faisait pour bien accueillir ses invités. Il y suggère la bonté de cette mère qui se privait de ses maigres richesses pour honorer un devoir rituel. Mais la question qui se pose est de savoir si les rites accomplis ont-ils toujours une explication rationnelle. D'où la nécessité d'étudier la «religion» de cette mère pour mieux comprendre l'enjeu de tels rituels revisités. L'analyse de quelques passages significatifs du roman nous permettra de saisir cette dimension importante de la «religion» de la mère, à savoir la superstition.

En effet, souvent, pour illustrer la superstition qui persiste dans son village, le narrateur puise de ses souvenirs d'enfant. Chaque épisode revisité constitue un témoignage sur la superstition persistante dans son village. Parmi, ces souvenirs qui méritent que l'on s'y arrête, nous avons ce récit où Mirak se remémore le jour où il a versé de l'acide sur le linge de deux femmes du patelin qui ont malmené sa mère. Il en parle dans ce passage :

Une fois, deux lavandières lui ont volé son savon de Marseille. Alors qu'elle essayait de le récupérer, elles l'ont battue. Elles l'ont tenue par les cheveux et lui ont fait boire de l'eau croupissante.

Bois, maudite femme !

Furieux, je suis allé chercher dans une décharge une vieille batterie. J'en ai récupéré l'acide et l'ai versé sur le linge des deux harpies. Le lendemain, les villageois racontaient que le savon de ma mère était habité par des djinns. Ah, toutes ces histoires étranges que l'on colportait !<sup>26</sup>

Dans cet extrait, Mirak laisse entendre que les villageois restent prisonniers des explications irrationnelles des choses. Ayant commis lui-même l'acte, il est étonné d'entendre toutes les

---

<sup>25</sup> Karim Akouche, *op. cit.*, p.158

<sup>26</sup> *Ibid.*, p.109

interprétations étranges à ce propos. Pour les villageois, c'est l'esprit maléfique du savon dérobé qui est à l'origine de cette vengeance. Cela souligne le retard qu'accusent ces derniers qui continuent à croire en l'existence de tels esprits malfaisants. De plus, en racontant cet épisode, le narrateur tient à souligner l'emprise de l'irrationnel sur les esprits ignorants. L'ignorance les mène toujours vers la superstition.

Dans un autre passage, il revient sur un souvenir d'enfance qui remonte au premier jour de scolarisation. En l'évoquant, il exhume un rite de sa Kabylie natale. Il s'agit d'une sorte de rite de passage, d'une initiation qui prouve que *«l'homme des sociétés primitives ne se considère pas «achevé» tel qu'il se trouve «donné» au niveau naturel de l'existence : pour devenir homme proprement dit, il doit mourir à cette vie première (naturelle) et renaître à une vie supérieure, qui est à la fois religieuse et culturelle»*<sup>27</sup>. Cela se lit à travers l'extrait suivant :

Quand j'ai eu six ans, elle m'a habillé d'un tablier, m'a sanglé un cartable aux épaules et m'a conduit à l'école. Au sortir de la maison, elle m'a aspergé d'eau bénite en balbutiant une formule incantatoire. Elle m'a dit : *Aman d laman, llakul d tukksa n wurfan*. (L'eau, c'est la foi ; l'école efface la misère)<sup>28</sup>.

En se remémorant cette scène, Mirak rapporte objectivement, sans aucun jugement, une pratique qui vise à garantir la réussite de l'enfant qui s'apprête à mettre ses premiers pas à l'école. Il s'agit d'un rite de passage puisque l'enfant quitte ici son état d'enfant ignorant et accède à celui d'instruit. Cette pratique n'est inscrite nulle part dans le Livre et les textes sacrés de l'islam. Elle provient du fond des âges, du temps d'avant les religions monothéistes. Ce qui conduit le narrateur à cette conclusion : sa mère reste païenne bien qu'elle se dise musulmane.

Analphabète, la mère de Mirak ne peut donner d'explication à ce qu'elle fait. Elle ne fait que perpétuer une tradition. A chaque situation troublante, elle fait appel à sa mémoire pour trouver une solution, un remède. C'est le cas lorsque son fils revient de l'école les cheveux coupés : *«Maintenant que tu n'as plus ta chevelure, qui éloignera de toi les esprits malveillants ? A-t-il au moins caché tes poils ? J'ai peur que les rapaces les découvrent et en fassent leur nid. Tu traineras toute ta vie la malchance»*<sup>29</sup>. A bien lire ce fragment, nous comprenons qu'il s'agit d'une mère naïve qui explique d'une manière irrationnelle le réel.

---

<sup>27</sup> Mircea Eliade, *op. cit.*, pp.158-159

<sup>28</sup> Karim Akouche, *op. cit.*, p.35

<sup>29</sup> *Ibid.*, p.70

Cette mère qui pense que la tignasse nous protège des esprits malveillants et éloigne de nous la malchance.

Dans une autre scène, la mère du narrateur adopte la même attitude irrationnelle en cherchant à réparer un crime commis par une offrande. Faisant parler son expérience de la vie, elle propose au «coupable» la solution idoine pour éviter toute malédiction. En fait, induite en erreur par son fils, il demande à la famille de l'accusé de racheter son «crime» en faisant don de sel :

Maladroit, j'avais mal noué la ficelle. J'en avais fait une potence. Le chaton, en essayant de se sauver, s'est étranglé. Tout bêtement, il s'est donné la mort. Le lendemain, c'est ma mère qui a découvert le cadavre. Elle est venue vers moi en pleurant. Elle m'a accusé de ce crime que j'ai nié. J'ai mis la faute sur le dos d'un voisin. Et ma mère m'a cru. Elle est allée chez les parents de l'accusé et les a exhortés, pour racheter le crime de leur rejeton, à faire offrande de cent kilos de sel<sup>30</sup>.

Encore une fois, la solution proposée par la mère n'a rien à voir avec les prescriptions de l'islam. La rédemption ne passe par aucun texte sacré ou une quelconque religion révélée. Au fond, la religion de la mère demeure païenne puisque sa prescription est juste un legs des ancêtres. Il s'agit là d'une croyance irrationnelle, d'une superstition que l'on définit comme une «*forme élémentaire et particulière des sentiments religieux consistant dans la croyance à des présages tirés d'événements matériels fortuits*»<sup>31</sup>.

A travers ce passage, nous avons affaire avec une superstition, dans sa version traditionnelle et populaire, celle qui propose au «coupable» une voie de salut non convaincante pour tout esprit rationnel. C'est un exemple qui donne à lire la désapprobation implicite de telles pratiques par le narrateur. En clair, ce que l'on peut reprocher à cette solution proposée par la mère, c'est qu'elle ne se fonde sur aucun raisonnement admis par une autorité scientifique, religieuse ou philosophique. Se comparant à l'homme superstitieux, Freud affirme ceci :

Il y a donc deux différences entre l'homme superstitieux et moi : en premier lieu ; il projette à l'extérieur une motivation que je cherche à l'intérieur ; en deuxième lieu, il interprète le hasard que je ramène à une idée. Ce qu'il considère comme caché correspondant chez moi à ce qui est inconscient, et nous avons en commun la tendance à ne pas laisser subsister le hasard comme tel, mais à l'interpréter<sup>32</sup>.

---

<sup>30</sup> Karim Akouche, *op. cit.*, p.18

<sup>31</sup> Dictionnaire Larousse.

<sup>32</sup> S. Freud, Freud, **Freud**, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, 1904, tr. fr. S. Jankélévitch, Petite bibliothèque Payot, 1986, p. 275-277.

Tous ces exemples cités prouvent que la mère du narrateur est une femme superstitieuse. Celle-ci explique toujours les événements qui échappent à son entendement en puisant dans l'héritage de ses aïeux et en plongeant dans l'inconscient collectif. Convaincue de l'existence de malédiction et de mauvais sort, elle agit toujours d'une manière irrationnelle pour éloigner ces derniers. L'exemple qui suit est une autre preuve de sa superstition :

Et ces objets que nous lançons du haut de la colline sur les marchands ambulants qui portaient des hottes. Et ce pneu que nous avons largué sur un freluquet qui rafistolait des tamis à l'ombre d'un caroubier. Catapulté, il s'est retrouvé, la figure amochée, coincé dans les ronces. Ayant appris la nouvelle, notre mère a juré de nous priver de repas pendant deux jours. Pour expier notre faute, elle a fait du couscous au poulet à l'artisan et a fait réparer ses tamis.<sup>33</sup>

En effet, dans cette histoire, la mère cherche d'abord à préserver ses enfants du mauvais sort, après avoir causé du mal à l'artisan. La générosité manifestée à l'égard de ce dernier est plus quête de pardon que preuve de bonté. Le don, chez elle, fonctionne comme une panacée contre toute malédiction probable. Il est la survivance d'un culte ancien qui persiste dans un espace islamisé depuis des siècles. C'est une bribe d'une représentation du monde antérieure à l'avènement de l'islam.

En relatant cette histoire et tant d'autres, Mirak ne condamne pas la pratique religieuse de sa mère. Il ne rejette pas cette forme de religiosité et ne récuse pas cette façon de se rapprocher de Dieu, il se contente de montrer les convictions profondes de sa mère à ce sujet. Il est souvent objectif dans son témoignage, même si, il lui arrive même de valoriser la «religion» de sa mère et de penser qu'elle constitue une voie salutaire pour tous les Algériens :

En me voyant m'inciter à la prière, accroupi, mon front touchant le sol, elle a gloussé de ma naïveté. Va jouer avec tes copains ! Dieu n'a inventé la prière que pour les croulants. C'est pour qu'ils obtiennent leurs tickets vers le paradis. J'ai plié le tapis et rangé le Coran. Si tous les Algériens avaient entendu le conseil de ma mère, ils auraient épargné à leur pays une décennie de sang et de folie. Je ne suis d'aucune religion, je suis de la religion de ma mère<sup>34</sup>.

Dans ce passage, Mirak affirme son adhésion à la religion de sa mère. Il laisse entendre qu'il est contre toute forme de dogmatisme ou d'extrémisme. C'est le sens que revêt l'expression : «je ne suis d'aucune religion». Pour lui, les raisons de «la décennie de sang et de folie» sont dues à l'abandon du chemin des ancêtres qui ne prient Dieu que dans l'espoir

---

<sup>33</sup> Karim Akouche, *op. cit.*, p.83

<sup>34</sup> *Ibid.*, p.36

d'aller au paradis. En d'autres mots, le narrateur attribue «l'égarement de son peuple»<sup>35</sup> à son éloignement de la religion de sa mère.

En conclusion, il transparait de tous les exemples examinés que la religion de la mère est une vision original du monde qui allie islam et fidélité aux ancêtres. C'est une forme de religiosité qui fait cohabiter rites islamiques et pratiques païennes. C'est un syncrétisme que le narrateur expose d'une manière objective en donnant à voir l'irrationalité des interprétations et la bonté intrinsèque des gestes. Sans la condamner, Mirak voit en cette religion une authenticité à préserver dans un monde plein d'extrémisme.

---

<sup>35</sup> «postface» in Karim Akouche, *op. cit.*,

## **Chapitre III : L'oralité au service d'une culture**

Après avoir vu, dans le chapitre précédent, toute l'étendue du patrimoine immatériel qu'incarne la mère du narrateur, il importe à présent de voir les principaux vecteurs de celui-ci. Autrement dit, il s'agit de s'interroger sur les traces d'oralité, celle qui a permis à cette «religion» autochtone de traverser les siècles. En fait, il est possible, en partant du sens figuré que revêt le mot «religion» dans le titre de notre roman, de voir en ce dernier un espace véhiculant toute une culture propre à la mère du narrateur, une culture qui se caractérise par son oralité. Dans ce sillage, s'impose la question du statut de cette dernière dans la vie quotidienne de cette mère. En d'autres termes, il s'agit d'examiner les traces de l'oralité pour cerner les enjeux de leur insertion dans le texte. Pour ce faire, nous mettrons l'accent sur la poésie, la sagesse et le savoir-faire qui se transmettent de génération en génération et qui témoignent de la richesse d'une culture menacée d'extinction.

## **I. Poèmes et chants**

Nous comprenons du témoignage de Mirak que, dans la société qui a vu grandir sa mère, l'oralité est prépondérante ; elle imprègne tous les aspects de la vie de tous les jours. Les multiples exemples cités dans le roman traduisent cette place de choix que l'oralité occupe dans les échanges quotidiens des gens. Elle se voit surtout dans les discours prononcés dans divers circonstances : vie quotidienne, rituels, moments festifs et autres. Cela se constate à travers les multiples marques d'oralité qui jalonnent son récit. Parmi ces traces, nous avons les poèmes et les chants.

Indispensable pour la transmission et la sauvegarde de l'expérience humaine, le vers se trouve naturellement comme la forme du langage privilégiée par la mère du narrateur et ses pairs. Ce recours à la poésie se justifie par le désir de traduire des sentiments et des ressentis et les faire partager d'une manière qui facilite leur conservation. Les lieux de rencontres sont des espaces propices pour faire ce partage de la belle parole. Ils offrent aux orfèvres de la parole d'exercer leurs talents, de transmettre des savoirs et de recevoir, en contre partie, une estime et des gratitude. Le narrateur nous donne un exemple édifiant en parlant de sa mère :

C'est vrai, ma mère n'est jamais allée à l'école. Elle n'a pas inventé la bombe atomique. Elle ne sait pas épeler son nom. Elle bêche, sème, pétrit l'argile. Elle ramasse les olives, lave le linge, elle sait aussi rouler du couscous et puiser l'eau dans la fontaine. Parfois elle dit des poèmes. C'est curieux, elle ne les a jamais consignés. Elle les sait par cœur. Je me souviens, lors du mariage de ma sœur, elle en a récité une

dizaine. Alors que j'étais en train de filmer tantes et oncles, elle s'est placée devant l'objectif et s'est mise à déclamer. Elle nous a pris au dépourvu. Personne auparavant ne l'avait vue en transe récitant ses propres vers. Les mots jaillissaient de sa bouche. Mon père qui nous avait abandonnés et les hommes du village qui la dénigraient en ont pris pour leur grade.

En rapportant cet épisode de ses souvenirs, le narrateur met en relief la capacité de sa mère à mémoriser des vers sans les consigner dans un quelconque support et surtout à en composer pour dire et traduire ses ressentis. Le narrateur prouve par-là l'importance de la poésie pour une femme meurtrie. Pour cette dernière, le vers est à la fois un refuge et un remède incontournable. Comme toutes les femmes vivant dans une société de l'oralité, celle-ci fait ou déclame des poèmes pour exprimer ses émotions, pour traduire ses pensées et les partager avec la collectivité. La poésie lui sert alors d'exutoire pour alléger les peines d'un dur vécu.

Ne voulant pas voir cet héritage disparaître, le narrateur veut sauver de l'oubli qui menace la poésie de sa mère. Pour conjurer ce triste sort, il propose d'immortaliser un de ses poèmes en le transcrivant. C'est l'unique moyen qui lui reste après la disparition de sa mère : *«Maintenant que ma mère s'est tue, je fais le serment de graver sur sa tombe le plus beau de ses poèmes»* (p.23). Pour le narrateur, il est temps de passer à l'écrit pour qu'au moins une bribe de la culture maternelle survive. C'est l'enjeu qui se décline de cette décision d'inscrire un poème de la mère sur la pierre tombale. Seul ce geste permettra de sauver un pan de ce patrimoine immatériel en perdition.

Sur un autre registre, le narrateur suggère l'importance des chants qui agrémentent divers moments de l'existence des siens. Dans le même sillage que le poème, le chant a son importance dans la société de la mère. Il se caractérise par sa diversité qui va avec la pluralité des événements de la vie : naissances, circoncisions, mariages et funérailles. A chaque fait, ses chants qui le célèbrent et le caractérisent. C'est le cas de l'enterrement dont il est question dans ce roman.

En effet, embusqué derrière un arbrisseau, Mirak entend les fossoyeurs de sa défunte mère fredonner un chant. Il s'agit d'un chant religieux que les *khouans* entonnent lors de telles circonstances. En rapportant cette scène, le narrateur laisse entendre son avis sur cette pratique funéraire :

Je suis accroupi derrière un lentisque. J'observe la foule qui s'agite autour de la tombe de ma mère. De temps à autre, des hommes graves fredonnent des chants traditionnels. Ils sont emmaillottés dans des burnous. C'est mystérieux, ce qu'ils disent. Moïse, Jésus

et Mahomet côtoient les saints patrons du pays. Drôle de peuple. Le religieux et le païen se mélangent. Ils donnent à nos croyances une empreinte séculière.<sup>36</sup>

Dans ce passage, Mirak ne rapporte pas le chant fredonné mais il préfère examiner son contenu. Il pense que ce que fredonnent les Kabyles est révélateur d'une croyance à mi-chemin entre les religions monothéistes et le paganisme. Le chant religieux est convoqué ici pour souligner le syncrétisme de cette «religion» de la mère. Il fait partie de ce patrimoine immatériel de la région qui témoigne de toutes les influences subies par la société de référence.

En somme, poèmes et chants participent à la vie des Kabyles qui exploitent tous les événements de la vie pour transmettre, par le chant ou la belle parole, des messages destinés aux présents. C'est ainsi que cette «culture» de la mère se perpétue. La présence de tels passages dans notre corpus témoigne des bribes de cette civilisation de l'oralité qui résistent encore à l'ère des caméscopes. Il semble que le premier objectif du narrateur, à travers ces exemples, est de singulariser une culture qui survit grâce à la mémoire infallible et à la créativité poétique des unes et des autres. Le verbe poétique est là pour aider le Kabyle à supporter les souffrances de la vie et à traverser les aléas de l'existence.

## II. Contes et dictons

De même pour les contes et les dictons, l'objectif paraît être le même. L'aspect fonctionnel est toujours de mise dans la mesure que l'en fait usage pour éduquer et former les gens à mieux agir et/ou se comporter en société. Chaque aspect de l'oralité semble obéir à une mission que la société lui assigne. Pour ce cas, la dimension didactique l'emporte sur le reste. C'est ce qui se remarque à travers ce passage :

Roule, frangin ! Accélère ! Notre mère nous attend au village. C'est nous qui lui raconterons des histoires cette fois-ci. Toi, tu lui conteras Le chêne de l'ogre et moi, Le grain magique. Nous la trouverons ensevelie dans son drap blanc. Nous nous tiendrons par la main et nous la contemplerons à la lueur d'une bougie. Nous veillerons sur elle jusqu'au premier concert des coqs, à l'aube.

Nous devons lui prouver que nous sommes solidaires. C'est elle qui a dit : Une seule main ne peut pas applaudir. C'est elle aussi qui a déclaré : Un seul bras ne peut entourer le tronc d'olivier<sup>37</sup>.

---

<sup>36</sup> Karim Akkouche, *op. cit.*, p.85

<sup>37</sup> *Ibid.*, p.57

Dans ce passage, nous retrouvons réunis deux aspects de la culture orale kabyle. D'abord, il y a cette référence aux contes que les vieilles kabyles racontent aux enfants, à la tombée de la nuit, autour de l'âtre. Puis, il y a l'évocation des dictons du terroir que l'on convoque pour enseigner une sagesse, un savoir-vivre en communauté. En guise d'hommage, lors de la veillée funèbre, les enfants de la défunte envisagent de lui raconter deux célèbres contes kabyles qu'ils avaient appris à la prime enfance de la bouche de leur mère. C'est leur façon de remercier la morte en lui prouvant qu'ils gardent toujours en mémoire les enseignements du passé. Puis, en continuant son récit, le narrateur met l'accent sur les adages que leur disait jadis cette défunte. Chemin faisant, il souligne l'importance de ces dictons dans l'éducation des enfants. C'est par les adages et proverbes qu'on leur apprend comment affronter la vie au gré des circonstances.

Le narrateur est conscient que la culture de sa mère n'est pas écrite ; elle est basée sur l'oralité. Il est certain par sa totale dépendance totale de l'oralité, cette culture risque de disparaître. Si elle subsiste à ce jour, le mérite revient à cette mère qui, sans être instruite, maîtrise les arts de la subsistance :

C'est vrai, ma mère n'est jamais allée à l'école. Elle n'a pas inventé la bombe atomique. Elle ne sait pas épeler son nom. Elle bêche, sème, pétrit l'argile. Elle ramasse les olives, lave le linge. Elle sait aussi rouler le couscous et puiser l'eau dans la fontaine. Parfois, elle dit des poèmes. C'est curieux, elle ne les a jamais consignés. Elle les sait par cœur<sup>38</sup>.

Ce témoignage du fils montre les caractéristiques de la culture maternelle. Il s'agit d'une culture orale et artisanale, elle est étrangère au savoir enseigné. Tout ce que cette mère réalise, elle le fait en mobilisant son expérience. En fait, la mémoire vive est le seul moyen sur lequel se fonde cette culture en harmonie avec la terre nourricière.

Dans un autre passage, nous lisons ce conseil d'une mère qui enseigne la sagesse, la pragmatique à son fils. Cet extrait en question dénote toute l'expérience d'une femme formée à l'école de la vie. Avant le départ de son fils vers l'exil, cette mère assène :

Je me souviens ce conseil que tu m'as donné au téléphone pour m'aider à faire face à la misère et à douleur de l'exil : *Ili-k am aman deg waman* ! (Sois comme l'eau dans l'eau !) Sois libre, mon fils ! Va de l'avant ! Je t'ai répondu sans aucune originalité : je

---

<sup>38</sup> Karim Akouche, *op. cit.*, p.22

suis libre comme un poisson dans l'eau. Tu as rétorqué : ne sois pas crédule, le poisson n'est pas libre, il ne peut pas vivre en dehors de l'eau<sup>39</sup>.

Le conseil de la mère, cité ici en italique, dans la langue maternelle du narrateur, invite ce dernier à se fondre dans la société d'accueil en adoptant leurs habitudes. La mère insinue, par là, que pour réussir, il faudrait s'intégrer et ne pas se faire remarquer. Il s'agit de passer inaperçu dans le pays des autres.

Il s'avère de ce qui précède que la mère de Mirak a toujours été, avec ses enfants, une mère-philosophe qui choisissait ses dictons et proverbes à dessein. Elle sait choisir les mots pour convaincre ou orienter ses enfants. La mère suivait en fait le meilleur programme pour enseigner à ses enfants une religion d'amour. Elle les invite à aimer toutes les créatures dès l'enfance qui est la base comme le suggère Bachelard : «*Nous ne pouvons pas aimer l'eau, aimer le feu, aimer l'arbre, sans y mettre un amour, une amitié qui remonte à notre enfance. Nous les aimons d'enfance*»<sup>40</sup>.

### III. Savoir-faire

L'oralité dans ce livre, c'est aussi tout le savoir-faire que la mère a hérité de ses aïeules et qu'elle met à exécution. Ce sont des techniques inhérentes au travail artisanal que l'on acquiert sans le lire quelque part. C'est un patrimoine immatériel que les Kabyles se lèguent d'une génération à une autre, en le transmettant de bouche à oreille. En évoquant les activités de subsistance que sa mère effectue, Mirak nous convie à revisiter l'artisanat du terroir. Cette femme, à l'instar de toutes les Kabyles couds des robes, pétrit l'argile et cultive la terre comme le résume ce passage du roman :

Seule au village sans le sou, ni une main charitable à embrasser, ni la moindre épaule sur laquelle t'appuyer, tu veillais sur ta progéniture. Seule avec nous, tu malaxais l'argile, tu perçais les grains de corail et les clous de girofle, tu tissais des étouffes que tu vendais à un prix de misère. Seule, arc-boutée sur une branche, le front perlé de sueur, tu secouais les rameaux avec une gaule. Au pied de l'arbre, comme des grives, nous ramassions les olives pour les vendre aux huileries de la région<sup>41</sup>.

En fait, pour subsister, elle se trouve amenée à exercer tous ces métiers hérités de ses aïeules. Travaux de poterie ou de couture, l'objectif est le même : il s'agit de mettre à profit un savoir-

---

<sup>39</sup> Karim Akouche, *op. cit.*, pp.40-41

<sup>40</sup> Gaston Bachelard, *Le vrai conte de ma vie*, p.107

<sup>41</sup> Karim Akouche, *op. cit.*, pp.119-120

faire pour gagner quelques sous. A l'instar de toutes les femmes kabyles, la mère de Mirak malaxait l'argile et façonnait des ustensiles pour l'usage familial et pour la vente. La précarité la pousse à exercer cette activité que de nombreuses villageoises pratiquent. C'est un métier essentiellement féminin que l'on exerce pour subvenir aux besoins des ménages. C'est ce que donne à lire le passage ci-dessous:

Ma mère façonnait l'argile. Elle avait des concurrentes dans la région. Une dizaine de femmes faisaient des poteries. Il y avait trop d'offre et presque pas de demande. Il fallait innover et trouver la bonne formule. Je lui ai proposé mes services : dessiner sur ses créations nos vedettes et nos personnages historiques. Elle a aimé l'idée. Je me souviens de cet été chaud où une centaine d'immigrés ont débarqué chez nous pour se procurer ses œuvres. Nous avons gagné la bataille contre la faim.<sup>42</sup>

A travers ce passage, le narrateur laisse entendre que sa mère possède tout un savoir-faire dans cet art traditionnel, c'est son gagne-pain. Posséder un atelier de poterie signifie toute une activité permanente qui lui permet de faire face aux vicissitudes de la vie. En racontant cet épisode, il insinue que le salut passe par l'innovation ou la modernisation de cet héritage des aïeux. Le pari gagné ici contre la faim est dû à cette alliance entre tradition et modernité.

En somme, nous pouvons dire sur cet aspect que la religion de la mère signifie ici l'accomplissement d'un certain nombre d'activités artisanales pour subsister. La mère du narrateur, à l'instar des autres femmes kabyles participe à la vie économique et sociale en offrant une valeur ajoutée à son environnement sans porter atteinte à ce dernier. Ce faisant, elle perpétue sa place cardinale dans la société, nourrit ses enfants et participe à la sauvegarde de tout un savoir-faire ancestral. Elle fait perdurer sa culture malgré les situations difficiles auxquelles elle tout le temps confrontée.

---

<sup>42</sup> Karim Akouche, *op. cit.*, pp. 33-34

## **Conclusion**

Au terme de cette recherche, nous pouvons dire que l'auteur, dans ce roman, confronte deux images : celle de sa mère biologique : une pauvre montagnarde qui a beaucoup souffert dans sa vie et qui a subi toutes les misères comme toutes les femmes de son pays ; et celle de sa mère-patrie : l'Algérie qui partage le même destin de sa mère biologique, puisque son pays est victime de toutes formes de délabrement, de dépossession identitaire et de conflits. Notre analyse s'est efforcée de saisir la perte d'une culture, d'une vision du monde qu'incarne cette mère-patrie. La mort de celle-ci est plus qu'une désintégration d'un être, d'une montagnarde, c'est l'extinction de tout un pays que le roman raconte.

Dans ce travail, nous nous sommes appuyées sur trois chapitres pour pouvoir répondre à la problématique posée au préalable. Celle-ci se focalise sur le patrimoine immatériel que le narrateur évoque au fil des souvenirs qu'il raconte. Dans son récit, se remarque d'abord le regret d'une «religion» qui se meurt avec la disparition de cette mère-symbole. Ce regret cache un désir, celui de participer à la sauvegarde d'un patrimoine qui mérite, à ses yeux, d'être généralisé.

Dans le premier chapitre, nous avons traité des menaces qui marginalisent et amenuisent la «religion» de la mère. Il a été question au juste des adversaires de la mère et de tout ce qu'elle incarne. En ce sens, nous avons vu que la maltraitance subie par cette mère de la part de son propre époux correspondait à celle que le pouvoir politique faisait subir à la patrie qu'elle incarne. D'un point de vue psychanalytique, ce père est ce père symbolique incarnant la loi que le fils (narrateur) dénonce. Cela se confirme avec la dénonciation des pouvoirs politiques et religieux qui s'acharnent à effacer la «religion» de sa mère.

Dans le deuxième chapitre, nous avons cherché à comprendre cette «religion» menacée de disparition. A travers les témoignages du fils, nous avons décelé une vision du monde syncrétique, une religion qui mêle islam et paganisme. Le narrateur nous donne à lire une religion faite d'un ensemble de valeurs et de principes non dérivés du texte religieux, tels que le rapport à la nature et à Dieu. C'est l'aspect animiste et paganiste d'une religion au service de l'humain que nous avons analysé. L'étude a montré aussi, à ce niveau, que les croyances de la mère n'ont rien de rationnel puisqu'elles sont empreintes de superstition.

Dans le dernier chapitre, nous avons étudié l'oralité qui caractérise tous les faits et savoir-faire de cette mère-patrie. Dans cette optique, il a été question, entre autres, des chants et poèmes qui servent à dire et traduire le quotidien de la femme kabyle. Celle-ci, par la magie du verbe, transforme, dans l'adversité, une douleur à partager en complainte à partager.

Comme, nous avons vu, à ce niveau, comment l'oralité servait à véhiculer le savoir-vivre et le savoir-faire des aïeux. Tout ce que la mère sait faire ou dire, elle l'avait appris de bouche à oreille. C'est cela le patrimoine immatériel que le narrateur souhaite voir préservé.

En définitive, ce travail a permis de répondre à la problématique en exposant la question du patrimoine immatériel à sauvegarder. C'est une religion, menacée par un pouvoir politico-religieux, que nous avons revisité au fil de notre analyse. Cependant, cette dernière n'est qu'une lecture parmi tant d'autres et qui nécessite d'être approfondie et enrichie par la mobilisation d'un arsenal théorique susceptible d'appuyer et d'étayer une lecture sociohistorique ou autre du livre. D'autres recherches sont nécessaires pour examiner toutes les richesses thématiques et esthétiques que cette œuvre recèle.

# Bibliographie

## I. Corpus d'étude

- Karim Akouche, *La religion de ma mère*, Tizi Ouzou, Frantz Fanon, 2017.

## II. Ouvrages généraux

- Gaston Bachelard, *Le vrai conte de ma vie*, Paris, édition, 1999.

- Emile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 1966.

- Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, «folio essais», 1965.

- Sigmund Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, 1904, tr. fr. S. Jankélévitch, Petite bibliothèque Payot, 1986.

## III. Dictionnaires

- [www.larousse.fr](http://www.larousse.fr)